

Dernier de cordée

par Philippe Descamps

Ses deux moignons firent le tour du monde, attendrissant le maharaja du Népal ou le président Kennedy avant de reposer sur la table du conseil des ministres, au temps du général de Gaulle. Gravement gelé aux mains et aux pieds en hissant le drapeau de la France sur l'Annapurna, « premier 8 000 » de l'histoire, le 3 juin 1950, Maurice Herzog sut transfigurer une épreuve en triomphe, et ses blessures en trophées. Traduit dans de nombreuses langues et vendu à plus de dix millions d'exemplaires, son récit sublima l'aventure des expéditions lointaines et suscita des vocations sur tous les continents (1). Pourtant, à la lumière de documents exhumés dans les années 1990, « l'admirable conte de fées raconté par Herzog se transforma en fable suspecte. Les iconoclastes commencèrent à jeter des pierres », explique l'écrivain et alpiniste américain David Roberts (2).

L'ancien chef d'expédition devenu haut-commissaire chargé de la jeunesse et des sports est mort en décembre 2012, rattrapé par ses frasques de « cannibale du sexe » décrites par sa fille (3) et dans l'indifférence des alpinistes, qui ne lui ont pas pardonné d'avoir dévoyé l'esprit de cordée. Herzog avait lissé l'histoire et capté toute la gloire au mépris de compagnons plus aguerris que lui, comme Lionel Terray ou Gaston Rébuffat, privés de sommet par sa conduite périlleuse et interdits de livrer leur propre témoignage durant cinq ans par une clause de l'expédition. Plus grave, le « héros » avait rabaissé le rôle de son compagnon de cordée, Louis Lachenal, qui fit le sacrifice de ses pieds pour lui sauver la vie. Herzog avait même profité de la mort prématurée de ce dernier en 1955 pour expurger d'un manuscrit en préparation les passages les plus critiques sur leur ascension (4).

De Jacques Balmat et Michel Paccard en 1786 sur le mont Blanc à Edmund Hillary et Tensing Norgay sur l'Everest en 1953, les premières ascensions de la quasi-totalité des sommets majeurs furent des œuvres collectives. L'abondante littérature alpine, qui ne cesse d'interroger la finalité de ces conquêtes « inutiles », invite à déconstruire la métaphore du président Emmanuel Macron sur les premiers de cordée, visant à justifier un cadeau fiscal à la fraction la plus riche des grandes fortunes avec la suppression de l'impôt sur les valeurs mobilières.

Le roman initiatique de Roger Frison-Roche *Premier de cordée* (Arthaud, 1942) consacre cette expression, en l'incarnant à travers le parcours du fils d'un guide : « Pierre Servettaz venait d'éprouver la satisfaction la plus complète qui puisse être réservée à un alpiniste, celle de marcher en premier de cordée. Il avait cessé de suivre aveuglément, en toute quiétude, en toute sécurité ; il était devenu le chef, celui qui commande, qui combat, qui prend ses responsabilités et de qui dépendent les vies qui lui sont confiées. » Mais ce passage éloquent ne représente que le début de l'histoire, dont le dénouement tient à une tout autre prise de conscience, lorsque Pierre fait équipe avec Georges sur l'aiguille Verte : « Jamais il ne s'est senti aussi solide, et ses appréhensions de la veille se sont envolées comme un mauvais rêve ; pour l'instant, il ne songe qu'à assurer la progression de son ami. Leurs deux vies sont solidement liées par cette corde qui les rend solidaires des mêmes dangers. »

Pierre et Georges progressent en « réversible », à l'image de beaucoup d'alpinistes dans les cordées non commerciales. Chacun passe en tête dans les passages où il se sent le plus à l'aise et peut alternativement se reposer sur son compagnon pour gagner en confiance. Georges retrouve ainsi de l'assurance en dépit des amputations qu'il a subies aux pieds, tandis que

Pierre parvient à vaincre son vertige. Guide, explorateur, résistant, Frison-Roche magnifia cette force que l'entraide procure aux hommes face à n'importe quel péril, notamment avec *Les Montagnards de la nuit* (Arthaud, 1968), qui affrontent des troupes nazies dans les maquis de Savoie.

« *Sous un angle apparemment peu utilitaire, l'alpiniste, pour sa faible part, sert inconsciemment la cause de l'humanité* (5) », écrivait Pierre Allain, l'un des pères de la grimpe moderne, inventeur du chausson d'escalade. Les valeurs universelles que peut évoquer l'alpinisme ne tiennent pas à une échappée du quotidien. Bien au contraire, son histoire s'écrit au cœur des tensions du monde contemporain, entre coopération et concurrence, altruisme et marché. Même en pleine nature, en l'absence d'arbitres et de stade, le même auteur avouait dès 1948 : « *Eh bien si, elle existe, chez nous, la compétition. Il faut être réaliste et ne pas chercher à déguiser la vérité.* »

Mais cette compétition demeurerait compatible avec la coopération nécessaire à la marche de la cordée et au sauvetage entre cordées, lorsque le temps se gâte ou le pied dérape. Jusqu'à l'affaire Vincendon et Henry en 1957, le secours en montagne resta une association d'amateurs passionnés se portant assistance mutuelle ; c'est toujours vrai pour la spéléologie. Il a fallu le spectacle de guides professionnels chamoniards qui laissèrent périr deux jeunes étudiants en perdition faute d'avoir pu s'organiser pour que l'État décide de mettre en place ses propres services, compétents et gratuits, comme ils le sont sur la route ou en mer.

Sans hasard de calendrier, on a vu prospérer au cours des années Reagan-Thatcher un autre mode d'ascension, en solitaire, la projection verticale du culte du moi. Beaucoup d'alpinistes entrèrent alors dans le cercle infernal de l'exploit entraînant la reconnaissance individuelle, celle-ci suscitant l'attrait des commanditaires, leurs subsides poussant à réussir d'autres succès sans partage, le tout stimulé par des médias aussi gourmands de prouesses que de drames. Dresser le bilan de cette période relève d'une cotation facile : à l'exception de Christophe Profit, tous les « héros » français de cette génération, qui auraient entre 50 et 70 ans aujourd'hui, sont morts...

Régie par l'avidité et l'accumulation aussi largement que peut l'être la fortune, la notoriété s'avéra pour eux pire guépier. Un piège capable d'emporter même les plus lucides, tel Jean-Christophe Lafaille, disparu en 2006 sur les pentes du Makalu (8 463 mètres), peu après des directs avec TF1 et France 2, alors qu'il dénonçait deux ans plus tôt la « course aux "8 000" ». Le dernier de cette longue liste s'appelait Ueli Steck, tombé en avril 2017 sur le Nuptsé (7 861 mètres), peu après la parution d'une enquête apportant de sérieux doutes sur la véracité des réussites en solo qu'il revendiquait au Xixabangma (8 027 mètres) et sur la face sud de l'Annapurna (6). Ses affabulations apparaissent d'autant plus tragiques que ce grimpeur suisse avait par ailleurs fait preuve de capacités bien au-delà du commun de ses pairs.

Quant au marché ? « *La commercialisation de l'alpinisme est présente dès le début de son histoire et on peut le considérer comme la première réalisation d'une "industrie" des loisirs encore balbutiante* », rappelle un économiste-alpiniste (7). Pour se distraire en inventant l'art de gravir les montagnes, les grands bourgeois britanniques achetèrent les services de « guides » locaux, une aubaine devenue rapidement un métier, avec ses codes. Mais les exigences du contrat ne laissant que peu de place à l'audace, la quasi-totalité des ascensions notables du dernier siècle reviennent à des « sans-guide » ou des guides évoluant en amateur, c'est-à-dire sans client.

Parallèlement à cette recherche de lignes épurées sur des sommets délaissés, quelques fétiches, comme le mont Everest (8 850 mètres), servent de faire-valoir à une clientèle aisée qui singe l'aventure pour 70 000 euros par tête, assistée par des domestiques de haute montagne et une aide respiratoire qui réduit l'effort sur un « 8 000 » à celui d'un « 6 000 ».

Comble du parjure, ces expéditions commerciales bafouent l'essence de l'alpinisme — l'adaptation de l'homme au terrain, et non l'inverse — en fixant des cordes à la montagne tout le long de l'ascension, ce qui conduit les « aventuriers » à progresser seuls dans la file, sans jamais vivre l'engagement du « premier ».

Les clubs alpins et de montagne s'inscrivent dans une tout autre démarche : l'apprentissage de l'autonomie et la résistance à la banalisation de la montagne. Un documentaire récent sur le développement de l'escalade le rappelle en montrant l'importance de « *passer en tête* », quel que soit son niveau, et les moyens qui furent mis en place pour permettre cette expérience au plus grand nombre (8).

La matérialisation par une corde n'est pas indispensable à l'esprit de cordée. En témoigne l'essor du ski-alpinisme, qui consiste à remonter des pentes sauvages à l'aide de peluches antirecul, bien loin de l'univers consternant des stations. Compagnes ou compagnons de course ne progressent que rarement au bout d'une corde (sauf en terrain crevassé). Mais la présence de l'autre demeure nécessaire pour savoir renoncer, évoluer à la boussole, mener une recherche en cas d'avalanche, prévenir les secours, et bien davantage : partager un moment de grâce à l'arrivée sur un sommet après des heures d'efforts et avant de glisser dans la poudre.

En s'encordant à des migrants mi-décembre près de Briançon pour éviter qu'ils meurent de froid, plusieurs centaines de montagnards ont voulu rappeler ce qui devrait relier les hommes au-delà de tout le reste. Car, oublier la corde serait oublier la montagne, en séparant « *la marche qui est de tous les jours, et l'horizon qui donne le sens* (9) ». L'alpiniste apporte du sens lorsqu'il montre qu'il tient davantage à la vie des autres qu'à la sienne, lorsqu'il démontre qu'un groupe humain progresse au rythme du second, du troisième... que le plus bel exploit est toujours celui du dernier de cordée.

Philippe Descamps

- (1) Maurice Herzog, *Annapurna. Premier 8000*, Arthaud, Grenoble-Paris, 1951.
- (2) David Roberts, *Annapurna, une affaire de cordée*, Éditions Guérin, Chamonix, 2000.
- (3) Félicité Herzog, *Un héros*, Grasset, Paris, 2012.
- (4) Pour la version non expurgée : Louis Lachenal, *Carnets du vertige*, Éditions Guérin, 1996.
- (5) Pierre Allain, *Alpinisme et compétition*, Arthaud, 1948.
- (6) Rodolphe Popier, « [Annapurna 1, South face, Ueli Steck, 8-9 October 2013](#) » (PDF), www.pioletsdor.net
- (7) Gilles Rotillon, *La Leçon d'Aristote. Sur l'alpinisme et l'escalade*, Éditions du Fournel, L'Argentière-la-Bessée, 2016.
- (8) Damien Vernet et Jo B., « [Des montagnes dans nos villes](#) », Fédération sportive et gymnique du travail, 2017.
- (9) Paul Keller, *La Montagne oubliée. Parcours et détours*, Éditions Guérin, 2005.

[Dernier de cordée](#)

[Philippe Descamps, janvier 2018](#)

[L'abondante littérature alpine, qui ne cesse d'interroger la finalité des conquêtes « inutiles », invite à déconstruire la métaphore du président Emmanuel Macron sur les premiers de cordée, visant à justifier un cadeau](#)

fiscal à la fraction la plus riche des grandes fortunes avec la suppression de l'impôt sur les valeurs mobilières. →